

LUTTWAK, Edward N., *Le grand livre de la stratégie, de la paix et de la guerre*, Paris, Odile Jacob, 2^e éd. (1^{ère} éd. 1987), 2002, 400 p.

Hugo Loiseau

Volume 34, numéro 4, décembre 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/038695ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/038695ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

IQHEI

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Loiseau, H. (2003). Compte rendu de [LUTTWAK, Edward N., *Le grand livre de la stratégie, de la paix et de la guerre*, Paris, Odile Jacob, 2^e éd. (1^{ère} éd. 1987), 2002, 400 p.] *Études internationales*, 34(4), 663–665. <https://doi.org/10.7202/038695ar>

nement, l'auteur accorde une grande importance au trop célèbre premier rapport du Club de Rome, publié sous le titre *Halte à la croissance*. Il dresse une comparaison élaborée avec les thèses du rapport Brundtland. Cette importance accordée au premier rapport du Club de Rome étonne quand on connaît toute la critique qu'il n'a pas manqué de soulever. Alfred Sauvy avait refusé de le commenter sous prétexte que ses auteurs n'étaient pas sérieux. L'ensemble des critiques avait d'ailleurs incité le Club de Rome à publier deux ans plus tard un deuxième rapport beaucoup mieux reçu : *Stratégie pour demain*. L'auteur aurait pu s'y référer.

Les économistes accorderont une attention particulière à un chapitre intitulé *Approches économiques* où sont reprises des définitions d'économistes reconnus. Ainsi, on trouve une citation du prix Nobel de l'économie, Robert Solow qui a écrit : « La meilleure image que vous pourrez prendre est de dire que la durabilité est une obligation de nous conduire de façon à laisser au futur les options ou la capacité d'être aussi bien que nous. La durabilité est une injonction à ne pas nous satisfaire en appauvrissant nos successeurs. » Suivent d'intéressantes considérations sur l'État stationnaire auquel s'étaient intéressés les premiers économistes classiques, dont John Stuart Mill plus particulièrement.

Ces lignes ne rendent pas justice à un ouvrage fort bien documenté sur un sujet très vaste qui ne manque pas de faire couler l'encre depuis maintenant quelques décennies. Le mérite de l'auteur consiste à présenter une brillante synthèse des principales contributions sur un sujet qui, personne n'en doute, continuera encore bien long-

temps à hanter les esprits et à susciter les espoirs pour le mieux-être de l'humanité.

André JOYAL

Département d'économie
Université du Québec à Trois-Rivières, Canada

ÉTUDES STRATÉGIQUES ET SÉCURITÉ

Le grand livre de la stratégie, de la paix et de la guerre.

LUTTWAQ, Edward N. Paris, Odile Jacob,
2^e éd. (1^{re} éd. 1987), 2002, 400 p.

Les études sur la guerre et sur la paix produisent chaque année de nombreux ouvrages. Chaque nouvelle guerre et chaque nouveau conflit apportent une série de réflexions originales sur la stratégie des belligérants et sur les conséquences géopolitiques de ces événements. Mais il demeure néanmoins vrai que les fondements de la stratégie restent constants depuis les débuts de l'humanité. C'est le postulat implicite que propose Edward N. Luttwak dans *Le grand livre de la stratégie, de la paix et de la guerre*. Plus précisément, l'auteur postule qu'il y a une logique particulière au déroulement des conflits, une logique qui découle de la stratégie comme mode d'anticipation et d'action durant les conflits. Il s'agit d'une logique qu'il nomme paradoxale car, à tous ses niveaux, horizontaux ou verticaux, la stratégie est empreinte de paradoxes. La logique linéaire d'une situation non conflictuelle (partir du point A pour aller au point B) est complètement bouleversée en situation de conflit. La logique paradoxale inhérente à la situation conflictuelle fait en sorte qu'une multitude de paradoxes et de facteurs entrent en jeu et complexifient

de manière infinie le déroulement du conflit (pour partir du point A pour aller au point B, il faut passer par C). Par exemple, un de ces paradoxes indique que la guerre et la paix sont cycliques. Paradoxalement, l'un engendre l'autre et *vice versa*. Luttwak approfondit et pousse cette logique paradoxale et démontre ses implications du niveau technique (la qualité de l'armement par exemple) jusqu'à la politique internationale (le jeu des grandes puissances par exemple).

Pour expliciter sa thèse, l'auteur divise son livre en trois parties. La première partie se consacre à définir la logique de la stratégie. Luttwak aborde tour à tour le paradoxe dans la stratégie, la logique paradoxale en action, le point culminant du succès dans un conflit et l'aboutissement de la logique paradoxale, ce qu'il nomme la convergence des contraires. La deuxième partie décrit en profondeur les quatre différents niveaux de la stratégie que dégage l'auteur. Il s'agit des niveaux technique, tactique, opérationnel et de la grande stratégie. Par ailleurs, cette partie expose aussi les principes de base de la stratégie au cours d'un conflit. Les principes de la stratégie y sont décrits de la période préconflictuelle jusqu'à la période postconflictuelle. Ainsi, l'auteur dessine à grands traits les choix politiques à l'origine du conflit et les options militaires envisageables par les belligérants durant le conflit. L'auteur démontre habilement dans cette partie que tous les niveaux de la stratégie se superposent et s'influencent mutuellement dans leur dimension verticale (les qualités et les faiblesses de chaque niveau se répercutent à travers tous les niveaux) et dans leur dimension horizontale (c'est-à-dire l'enchaînement

logique des actions et des réactions de chaque niveau). Invariablement, le résultat de cette interaction entre les niveaux aboutit à la grande stratégie qui est l'objet de la troisième partie du livre. Dans cette dernière partie, Luttwak expose le fonctionnement dynamique de la logique paradoxale qui est à l'œuvre en permanence dans les relations internationales. Sans nécessairement le mentionner, dans cette partie l'auteur fait constamment appel ou référence à des théories de relations internationales (théorie des alliances, gains et utilités, équilibre de la puissance...). Il explique quels sont les champs d'application de la grande stratégie dans l'arène internationale et quel rôle joue la « suasion » armée dans cette arène. La « suasion » est un néologisme forgé par l'auteur pour expliquer les rapports de puissance entre les acteurs du système international. Il s'agit, en fait, du résultat entre la dissuasion et la persuasion que mettent en branle les acteurs du système international. Fait à noter, le livre contient trois appendices informatifs où sont donnés des exemples de définition du terme stratégie et des exemples d'opérations militaires.

D'ailleurs, le livre regorge d'exemples de conflits contemporains ou passés pour illustrer les propos de l'auteur dans la réalité. Toutefois, on peut lui reprocher de conjecturer souvent sur des bases hypothétiques du type : si Hitler avait fait ceci ou cela, le résultat aurait été celui-ci... Cette façon de procéder, certes originale, ne doit jamais se faire en histoire ni dans aucune autre science. Même si cela permet de jeter une lumière nouvelle sur une situation, il est strictement impossible de vérifier les hypothèses de l'auteur, ce qui invalide la portée de son propos. De plus, ce défaut s'ajoute au fait que l'auteur n'est

pas toujours clair dans ses explications. Il s'agit d'un livre hautement théorique et dans ce type de livre, un effort particulier doit être mis dans la clarté des explications afin que le lecteur saisisse les propos de l'auteur. Les explications sur la « suasion » armée sont un bon exemple de ce manque de clarté (p. 299 et suiv.). Néanmoins, il s'agit d'un très bon livre qui satisfera certainement les étudiants de polémologie, les militaires de tout grade et les internationalistes car il y a matière à réflexion et à débat tout au long de cet ouvrage. Enfin, il faut souligner l'excellente traduction en français. Certains termes militaires très techniques sont traduits correctement et parfois expliqués en note infrapaginale ce qui augmente la qualité du livre.

Hugo LOISEAU

*Centre d'études interaméricaines
Institut québécois des hautes études internationales
Université Laval, Québec*

Les femmes et la guerre.

VAN CREVELD, Martin. *Coll. L'art de la guerre*, Monaco, Éditions du Rocher, 2002, 306 p.

Dans cet ouvrage, à la forme proche de sa *Transformation de la guerre*, publiée aux Éditions du Rocher en 1998, l'historien israélien M. Van Creveld explique que l'entrée des femmes dans les armées pose la question de savoir si elles doivent faire la guerre. Affirmée d'emblée, sa réponse est négative. En trois parties d'ampleur inégale, il entend démontrer que ce changement, remettant en cause les rôles de chaque genre, serait à la fois le symptôme et la cause du déclin des armées occidentales même si, comme il l'affirme dans la première partie, l'importance des femmes est telle que « la guerre leur doit d'exister » (p. 21) :

qu'elles en soient les instigatrices (selon diverses modalités), les enjeux ou que la guerre ait pour objectif de les protéger.

La seconde partie, vaste catalogue qui va de la guerre, « usage de la violence organisée, exercée dans le but d'atteindre des objectifs collectifs » (p. 61), dans le règne animal aux guerres totales du ^{xx}e siècle, voit l'auteur s'attacher à montrer que, quels qu'en soient la forme, l'époque ou le lieu, la participation des femmes y fut toujours limitée quoi que laissent penser les récits qui, évoquant des femmes guerrières comme les Amazones, manifestent plutôt l'universalité d'un « goût » masculin pour ces héroïnes associant, dans une ambivalence plus ou moins assumée, traits guerriers et féminins, souvent érotisés.

L'auteur évoque alors les « femmes commandantes et politiques » et celles qui « jouent » à la guerre, stimulant la création de jeux plus violents réservés aux hommes. De leur côté, celles qui, malgré les difficultés, suivaient les armées jouaient plus un rôle de soutien. Elles disparaîtront au début du ^{xx}e siècle : « l'armée fut alors plus exclusivement masculine que jamais » (p. 116). Plus directe est la participation des femmes qui, difficiles à dénombrer, sont entrées dans les armées déguisées en hommes ou celle des guerrières du Dahomey. Celles-ci, d'après des témoignages assez imprécis, assuraient la protection rapprochée des souverains qui les employèrent au combat avec un indéniable effet de surprise. À chaque fois, les femmes, visant l'autonomie, durent composer avec les attributs masculins, ce que l'auteur voit comme la négation de leur sexe et l'impossibilité d'accomplir leur « destinée biologique de mère » (p. 134).